

LES NOUVEAUX ÉLANS DE LA PHOTOGRAPHIE ARABE

En réunissant cinquante artistes le long d'un parcours situé entre l'IMA et la MEP, la Biennale des photographes du monde arabe contemporain s'inscrit dans la droite lignée d'une première édition lancée en 2015 avec succès. Mais plutôt que de proposer une approche globale de la photographie arabe actuelle, comme elle avait pu le faire précédemment, la Biennale se focalise aujourd'hui sur deux pays, la Tunisie et l'Algérie, mis à l'honneur à l'Institut du monde arabe et à la Cité internationale des arts.

■ PAR FRANÇOIS SALMERON



Jaber Al Azmeh. 4, série *Border-Lines*. 2015, tirage couleur sur papier d'architecte en toile de coton, 100 x 150 cm. Courtesy de l'artiste et Green Art Gallery.

« Photographe professionnel depuis vingt ans, Jaber Al Azmeh a quitté sa Syrie natale suite à la guerre civile pour s'installer à Doha. Parcourant les déserts, il capture des paysages minimalistes, vides de toute présence humaine, qui ne délivrent aucun indice sur leur localisation. Jaber considère en effet que son travail, qui s'intéresse aux divisions frontalières et

aux migrations vers le Nord dues à la mondialisation, peut s'appliquer à n'importe quel endroit du monde. Ses images, traversées par une ligne d'horizon – à l'instar de cette file d'autobus –, symbolisent le déracinement des populations fuyant les conflits, et les barrières qu'instaure "la tyrannie des états", selon ses propres dires. » ■ Olfa Feki



Randa Mirza. *Résidence*, série *Beirutopia*. 2011 – 2017, tirage couleur, 80 x 110 cm.
 Courtesy de l'artiste et galerie Thierry Marlat, Paris.

« Randa Mirza photographie des affiches de chantiers dans le centre de la capitale libanaise qui, détruit lors de la guerre civile, fait désormais l'objet de spéculations immobilières. Les bâches, destinées à promouvoir les quartiers nantis, présentent des bâtiments aux lignes et aux perspectives modernistes. Pourtant, à travers quelques détails (des traces de mains ou de boue, un tas de briques renversé, des gravas sur le sol), les photos de

Beirutopia viennent casser la vision idyllique que véhiculent ces trompe-l'œil. D'après l'artiste, ces affiches ont avant tout une portée politique. Elles masquent la situation réelle de Beyrouth, et creusent un fossé entre deux "univers parallèles". Celui des riches qui vivent dans un monde aseptisé et occidentalisé, et celui des réfugiés syriens ou palestiniens que l'on ignore et maintient dans la pauvreté. » ■ Gabriel Bauret

Deuxième Biennale des photographes du monde arabe contemporain

Institutions et galeries à Paris. Du 13 septembre au 12 novembre 2017

Institut du monde arabe / Maison européenne de la photographie / Cité internationale des arts
 Mairie du 4^e arrondissement / Galerie Binome / Galerie Clémentine de la Féronnière
 Galerie Photo12 / Galerie Thierry Marlat / Galerie Thierry Marlat

Le commissaire général de la Biennale des photographes du monde arabe contemporain, Gabriel Bauret, s'est entouré d'Olfa Feki, spécialiste de la scène tunisienne, et de Bruno Boudjelal, initiateur de nombreux ateliers photographiques en Afrique

et en Algérie, pour porter notre attention sur le vivier artistique encore méconnu de ces deux pays du Maghreb, et « creuser la culture d'une région » selon ses propres termes. À cet égard, la Biennale s'est notamment appuyée sur l'Agence



Mouna Karray. *#Noir 1*, série *Noir*. 2013, tirage jet d'encre sur papier baryté, 128 x 128 cm.

« Mouna Karray fait partie d'une diaspora tunisienne qui parcourt le monde (France, Japon, Canada, États-Unis), mais qui n'a jamais oublié ses racines et revient chaque année faire une résidence dans son pays. La série *Noir*, initiée juste après la révolution tunisienne dans sa ville natale, Sfax, présente huit autoportraits de l'artiste emprisonnée dans un drap blanc, d'où seule dépasse une main brandissant le déclencheur de l'appareil.

L'artiste raconte que l'idée de cette mise en scène lui est venue un jour où, dans le bus, elle a aperçu un passager avec un sac plastique dans lequel se débattait un coq. Ainsi, ces images conceptuelles parlent d'enfermement et de tension, mais elles évoquent encore l'identité et la visibilité des femmes dans les pays arabes, à travers un corps qui cherche à se libérer des carcans et à se soulever. » ■ Olfa Feki



Zied Ben Romdhane. *Umm Laarayas*, série *West of Life*. 2015, tirage noir & blanc.

« Je considère Zied Ben Romdhane (né en 1981) comme le meilleur photographe tunisien du moment. Je l'ai rencontré à ses débuts, lors de workshops que j'organisais avec Magnum et le Word Press Photo au lendemain du Printemps arabe. Pour son projet *West of Life*, qui sera prochainement édité, Zied a côtoyé pendant trois ans les habitants de Gafsa, dans le sud-ouest de la Tunisie, où se trouvent des mines de phos-

phate. Isolée, polluée, misérable, cette région connaît de vives tensions entre les communautés berbères, algériennes, marocaines et libyennes qui y travaillent. Dans ce reportage sensible et poétique, seuls les enfants incarnent encore une volonté de vivre. Mais dans un pays sans infrastructure, cette jeune génération, qui a tout l'avenir devant elle, ne rêve que d'une chose : partir au loin et s'envoler. » ■ Olfa Feki

algérienne pour le rayonnement culturel (AARC) et l'Institut français d'Algérie pour soutenir quelques jeunes artistes locaux, et leur donner l'opportunité de produire de nouvelles séries qui seront exposées à la Cité internationale des arts de Paris. Selon les trois commissaires, l'objectif de la Biennale consiste également à renouer avec un « regard intérieur » sur le monde arabe qui peut parfois manquer de moyens et d'infrastructures pour développer et promouvoir la photographie sur son territoire et qui, depuis les révolu-

tions et les guerres civiles récentes, aura surtout été perçu par le biais des mass media occidentaux.

En ce sens, les artistes de la Biennale font état des préoccupations politiques et sociales nées des crises contemporaines. Par exemple, la question des frontières et des migrations accapare les projets de Jaber Al Azmeh (*Border-Lines*), Jungjin Lee (*Unnamed Road*), Souad Mani (*De dérive en dérive*) ou Héla Ammar (*Sea(e)scape*). De même, le statut de l'individu, de la femme et de la reli-



Abdo Shanan. *Sans titre*, série *Diary: Exile*. 2014-2016, tirage noir & blanc.

« De mère algérienne et de père soudanais, Abdo Shanan a étudié en Libye et vit actuellement à Oran. Son œuvre, en grande partie autobiographique, interroge son appartenance, ses exils successifs et son identité métissée. Il réalise aussi des portraits intimistes de ses proches, à l'image de ces deux gamins qui ne sont pas sans rappeler les jumelles de Diane Arbus. Abdo est un artiste très prometteur qui a

récemment réalisé un portfolio dans le *New York Times* et qui, comme bon nombre de jeunes photographes arabes, a été marqué par l'esthétique noir et blanc de Magnum et de la culture américaine. Lors de mes ateliers, je lui ai suggéré d'expérimenter la couleur dans ses prochaines prises de vue, et de retourner en Lybie ou au Soudan pour aller au bout de sa démarche sur l'identité. » ■ Bruno Boudjelal

gion dans la société arabe occupe une place prépondérante chez Mouna Karray (*Noir*), Rania Matar (*Becoming*), Ramzy Bensaadi (*Célébrations rurales en Algérie*) ou encore Héra Ammar (*Hidden Portraits*). Néanmoins, Gabriel Bauret et Olfa Feki rappellent que la Biennale ne cherche en aucun cas à « thématiser » les images qu'elle expose. Pour le commissaire général, il s'agit aussi d'affirmer le « statut d'artiste » des photographes sélectionnés, et de ne pas réduire leur œuvre à une

simple approche documentaire. À son tour, Olfa Feki insiste sur la portée poétique de la Biennale et sur la diversité des approches qu'elle rassemble, partant de la photographie-document, pour aller vers la narration, la fiction et la mise en scène, à travers des reportages, des paysages et des portraits. On découvrira même une photographie plus conceptuelle et expérimentale sous forme d'images arrêtées, de vidéos ou d'installations, preuve que la jeune scène tunisienne



Youcef Krache. *Sans titre*, série *20 Cents*. 2016, tirage noir & blanc.

« Né en 1987, Youcef Krache est un photographe autodidacte qui, en 2015, a participé à mes ateliers en Algérie. Il a beaucoup voyagé en Europe et a remporté plusieurs récompenses, dont le prix AFAC, l'un des plus importants du monde arabe. Il est l'un des membres fondateurs du collectif 220 qui regroupe un réseau de jeunes artistes, graphes, musiciens et performeurs underground,

très connectés aux réseaux sociaux, qui exposent dans des friches algéroises. Youcef mène plusieurs projets de front, dont cette série documentaire consacrée aux combats et aux paris de moutons, très populaires dans toute l'Algérie. Dans ce contexte, on remarque que l'espace public est particulièrement clivé et que la mixité, depuis les années 1970, a quasiment disparu. » ■ Bruno Boudjelal

et algérienne, connectée au marché de l'art grâce aux réseaux sociaux et aux nombreux voyages qu'elle effectue en Occident, s'inscrit dans les nouveaux formats de la photographie contemporaine.

On remarque enfin que la Biennale accueille deux générations d'artistes. L'une née dans les années 1980, qui a grandi avec le numérique, et dont la pratique et l'esthétique sont encore en deve-

nir. L'autre plus expérimentée, qui réunit quelques figures de proue telles que Jaber Al Azmeh, Jellel Gasteli, Mouna Karray ou Rania Matar. Pour autant, Bruno Boudjelal estime que la Biennale n'a pas la prétention de représenter les « meilleurs » ou les « plus grands » photographes du moment, mais qu'elle contribue à créer de nouveaux débouchés pour la jeune génération et, plus largement, à instaurer une « passerelle » entre la France et le monde arabe. ■